

## Introduction

« Cigist Guillaume de Maugiron, chevalier seigneur d'Ampuis et Igié, baron de Monballbet, panetier de Henri II, roi de France, lieutenant de cinquante hommes d'armes de la compagnie de messire Guy de Maugiron, chevalier de l'ordre et son fils ainé, trépassa l'an trente troisième de son âge d'un coup de canon au service du roi son maitre, le deuxième jour de juin 1554, dieu aie son âme. »

Collégiale Santa Maria della Scala, Moncalieri.

Cette inscription funéraire est gravée dans la pierre dans la collégiale Santa Maria della Scala, près du *palazzo comunale* de la vieille ville de Moncalieri, au sud de Turin. Seul le personnel servant l'église a la possibilité de la contempler dans la sacristie. Elle rappelle à ceux et celles qui savent lire *il francese* le souvenir d'un jeune homme de guerre français tombé au Piémont au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle témoigne aussi de la volonté de ses frères d'armes de conserver la mémoire de ses faits, gestes et trépas.

La destinée de Guillaume de Maugiron est semblable à celles de Guillaume de la Baume de Suze et de son fils, François, autres nobles dauphinois ayant pris part aux mêmes guerres d'Italie. À leur retour, ils font représenter deux fresques dans la salle des gardes de leur château avec pour sujet des scènes de bataille<sup>1</sup>. L'une représente une armée royale rangée, alignée, dominée par la présence d'un cavalier richement armé au premier plan. L'autre plonge chacun de ses observateurs dans l'action violente d'un combat de cavalerie, entre chocs des lances, désarçonnements et coups d'épée. De toute évidence, les seigneurs de Suze-la-Rousse ont souhaité garder le souvenir de hauts faits militaires. Rien ne permet d'affirmer s'il s'agit des leurs ou de ceux de leurs compagnons dont certains sont tombés au-delà des monts. Toutefois, ils mettent en lumière la guerre faite au service du roi de la même manière que l'épithape de Maugiron.

---

1. Le château de Suze-la-Rousse est situé à la limite sud du département de la Drôme, à 35 kilomètres de Montélimar et 19 kilomètres d'Orange (voir cahier couleur, ill. 1 et 2).

La conception de la guerre qui en découle est toute chevaleresque, entre glorification de l'honneur et du courage des protagonistes<sup>2</sup>. Guillaume de Maugiron est mort pour son roi. Les cavaliers peints à Suze-la-Rousse portent la croix blanche sur leurs armures et étendards, signe qu'ils font la guerre pour leur prince<sup>3</sup>. Cet engagement constitue le cœur de cette étude avec l'ensemble des gens de cheval, gens de pied, français ou étrangers, aristocrates, petits nobles provinciaux ou roturiers portant les armes sous les bannières fleurdelysées. Le sens de « faire la guerre » est apparemment évident. Déjà en 1539 Robert Estienne le définit dans son dictionnaire comme l'action de lutte armée entre des princes et des États<sup>4</sup>. C'est un synonyme de guerroyant et guerroyeur, soit l'acte ou les personnes qui prennent part aux actions réalisées au nom d'une puissance souveraine ou politique pour tout différend « qui ne se peut terminer par la justice et qu'on ne cuide que par la force<sup>5</sup> ». Antoine de Furetière précise « qu'on ne fait la guerre que pour faire enfin la paix ». On parle aussi de « faire la guerre à outrance », « faire la guerre à feu et à sang<sup>6</sup> ». Cet objet se situe bien à l'échelle de la pratique, de l'organisation et de la violence militaire, vécues et menées sur le terrain, non sur la théorie.

La guerre est d'abord celle de la noblesse partageant une culture chevaleresque vivace où l'activité guerrière se pare d'un côté ludique. Dans une lettre qu'il destine au maréchal de Brissac, le roi Henri II qualifie ainsi de « gros jeu » le moment où il s'apprête à entrer ouvertement en guerre contre l'empereur Charles Quint, prévu pour le printemps 1552<sup>7</sup>. Charles de Cossé, maréchal de Brissac, et son secrétaire Boyvin du Villars utilisent aussi le même terme pour désigner le moment du combat<sup>8</sup>. Ils en usent peut-être comme métaphore sur le plan du discours, mais ils semblent surtout concevoir la pratique de la guerre telle quelle. Johan Huizinga défend cette idée percevant dans la culture et les usages chevaleresques hérités des siècles précédents une fonction agonale dans l'affrontement armé aux motifs recherchés de « fierté, de gloire, de prestige et d'apparence de supériorité ou de suprématie ». Les participants sont des *homines ludentes*,

2. CONTAMINE Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, PUF, p. 406-418 ; GERMA-ROMANN Hélène, *Du « bel mourir » au « bien mourir », le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Genève, Droz, 2001 ; TOURELLE Valérie (dir.), *Guerre et société*, Paris, Atlande, 2013, p. 116-117.

3. DESJARDINS Gustave, *Recherches sur les drapeaux français*, Paris, Morel et C<sup>nie</sup>, 1874, p. 41 ; SEPET Marius, « Le drapeau de France », *Revue des questions historiques*, Paris, 1875, vol. 17, p. 506-578.

4. ESTIENNE Robert, *Dictionnaire français-latin, 1539*, Paris, Robert Estienne, 1539, p. 244.

5. FURETIÈRE Antoine de, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les Termes de toutes les sciences et des arts*, 1690, t. II, 215.

6. *Dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roy*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1694.

7. AS di Torino., *Biblioteca Antica, Negociation de M<sup>r</sup> le Mareschal de Brissac*, lettre du roi Henri II au maréchal de Brissac, lieu non indiqué, le 11 décembre 1551.

8. AS di Torino., *Mémoire sur la guerre faite au Piémont porté par Monsieur de Gordes*, 1553 ; BOYVIN DU VILLARS François, *Mémoires de François de Boyvin, chevalier, baron du Villars, sur les guerres demeslées tant en Piedmont qu'au Montferrat et duché de Milan, par feu messire Charles de Cossé*, Lyon, Chez Pierre Rigaud, 1610, p. 234, 429 et 553.

des hommes qui jouent suivant leur perception et leur idéalisation de la réalité, forgées par leur éducation, leur culture et leur savoir littéraire. La guerre est un jeu dangereux et mortel, mais honorable suivant leur code de vertu : la prouesse personnelle individuelle, mais accomplie pour le roi, permet de s'identifier socialement dans un monde où les individus se reconnaissant dans la chevalerie se situent sur un pied d'égalité<sup>9</sup>. Si tel est le cas, ils s'opposent en affrontements directs en combattant avec tout ce qu'ils sont, avec l'ensemble de leur équipement et des techniques qu'ils ont apprises. Ils usent de violence afin d'obtenir le succès attendu sur leur adversaire tout comme le font les hommes de guerre professionnels à pied soldés.

La lutte est aussi celle d'un collectif plus large appelé à combattre, gérer, nourrir et financer l'effort des armes. Gaston Bouthoul précise justement que la guerre peut se définir comme « lutte armée et sanglante entre groupements organisés<sup>10</sup> ». Elle est donc « le produit d'une société dont tout ou partie se retrouve derrière l'étendard d'une force armée contre un adversaire clairement identifié<sup>11</sup> ». Voilà pourquoi cette étude ne peut se contenter de suivre les péripéties de quelques combattants, si valeureux soient-ils. La guerre est un fait social total au sens où Marcel Mauss l'entend<sup>12</sup>. Des civils sont appelés à prendre part aux opérations pour les soutenir ou par devoir de défense<sup>13</sup>. Les gens portant les armes manœuvrent et croisent le fer, mais ils ne sont rien sans la participation volontaire ou contrainte des populations comme des institutions locales et provinciales. Elles aussi sont sollicitées et mises à profit. Cela explique pourquoi leurs enjeux respectifs favorisent une effervescence d'actions et d'usages pragmatiques destinés à répondre au plus pressé devant le bruit des armes tout en assurant le service du roi au quotidien. Cette étude se définit donc comme celle d'une société faisant la guerre pour son prince en se situant dans le renouvellement récent de l'historiographie des guerres d'Italie<sup>14</sup>. Elle se propose de mettre en lumière l'ensemble

9. HUIZINGA Johan, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, ouvrage écrit en 1938 et traduit en français en 1951, Paris, Gallimard, p. 132.

10. BOUTHOUX Gaston, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1991, p. 35.

11. SOURIAU Pierre-Jean, *Une guerre civile. Affrontements religieux et militaires dans le midi toulousain, 1562-1596*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 10.

12. MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2007 (1925) ; BARNAVI Eli, *Dix thèses sur la guerre*, Paris, Flammarion, 2014.

13. HENNINGER Laurent, « La révolution militaire, quelques éléments historiographiques », *Les discours de la Guerre*, 2003, n° 73.

14. LASTRAIOLI Chiara et LE GALL Jean-Marie (dir.), *François I<sup>er</sup> et l'Italie*, Turnhout, Brepols, 2018 ; MALLETT Michael et SHAW Christine, *The Italian Wars, 1494-1559: war, state and society in Early Modern Europe*, Harlow, Pearson, 2012 ; POTTER David, *Un homme de guerre au temps de la Renaissance : la vie et les lettres d'Oudart du Biez, maréchal de France et gouverneur de Picardie et de Boulogne (vers 1475-1553)*, Aïtas, Artois Presses Université, 2001 ; POTTER David, *Renaissance France at War: Armies, Culture and Society, c. 1480-1560*, Woodbridge, Boydell and Brewer, 2008 ; POTTER David, *Henry VIII and Francis I, the final Conflict, 1540-47*, Leyde, Brill, 2011 ; LE ROUX Nicolas, *Le crépuscule de la chevalerie, noblesse et guerre au siècle de la Renaissance*, Seyssel, Champ Vallon, 2015 ; LE ROUX Nicolas, *1515, l'invention de la Renaissance*, Paris, Armand Colin, 2015 ; DERUELLE Benjamin, *De papier, de fer et de sang, chevaliers et chevalerie à l'épreuve du XVI<sup>e</sup> siècle, 1460-1620*, Paris, Publications de la

des pratiques de guerre et de politiques mises en œuvre par toutes les forces et communautés pour servir le roi et remporter la partie. Pour ce faire, la mobilisation du concept d'Histoire-campagne défendu par Hervé Drevillon permet « d'analyser le fait guerrier à différentes échelles et selon différents registres afin de saisir tout ce qui façonne les réalités de la guerre sans se limiter au moment certes décisif du combat » sur un théâtre d'opérations précis et unique<sup>15</sup>. Les niveaux d'analyse sont ceux de l'État, de l'espace disputé et des hommes. Nous ajoutons la durée de plusieurs campagnes afin d'envisager la conjoncture des conflits et pas seulement un événement. Elle seule est à même de prendre la mesure de la diversité des acteurs, facteurs et réalisations exécutés dans ce temps à la fois terrible et hors du commun qu'est la guerre.

### Jeu de la guerre, fin de la chevalerie et humanisme militaire

La tombe de Guillaume de Maugiron et les fresques du château de Suze-la-Rousse illustrent la persistance de la culture chevaleresque dans les armées du roi de France bien après les lourdes défaites de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt et de Pavie. La tradition de cette culture et sa diffusion dans la littérature ont contribué très tôt à la mise en avant de figures de fiction comme Amadis de Gaule ou de personnages réels dont les actes sont embellis par la légende, tels Charlemagne ou le chevalier Bayard<sup>16</sup>. Toutefois, cette lecture a contribué à asseoir l'image d'une force militaire fière de ses traditions et de ses armes, mais prise au dépourvu devant l'évolution des nouvelles armes à feu. Dès l'époque, les écrits des contemporains semblent le claironner. Blaise de Monluc regrette que « des braves et vaillants hommes qui meurent aujourd'hui de la main le plus souvent de poltrons et plus pasches qui noseraient regarder au visage celui que de loin ils renversent de leur malheureuse balle par terre. Mais ce sont des artifices du diable pour nous faire entre-tuer » tandis que Ronsard juge de poltrons les arquebusiers ou mousquetaires qui tirent en cachette<sup>17</sup>. L'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle a donné crédit à ces discours avec des accents cocardiers en insistant sur le courage et la folle imprudence de la chevalerie de France. Elle façonne

Sorbonne, 2015 ; LE GALL Jean-Marie, *L'honneur perdu de François I<sup>er</sup>, Pavie 1525*, Paris, Payot, 2015 ; SABLON DU CORAIL Amable, *Marignan 1515*, Paris, Tallandier, 2015 ; ALAZARD Florence, *La bataille oubliée. Agnadel, le 14 mai 1509 : Louis XII contre les Vénitiens*, Rennes, PUR, 2017.

15. DREVILLON Hervé, « La guerre à l'époque moderne : Histoire d'une histoire », in FONCK Bertrand et GENET-ROUFFIAC Nathalie, *Combattre et gouverner, dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PUR, 2015, p. 29-30.

16. ÉDOUARD Sylvène, « Le roi chevalier en France au XVI<sup>e</sup> siècle. Construction et vocation du modèle », *Chrétiens et Sociétés, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, 2013, p. 33-60 ; Retenons les deux célèbres récits de la vie du chevalier : CHAMPIER Symphorien, *Les Gestes, ensemble la vie du preux chevalier Bayard avec sa généalogie*, Lyon, 1525 ; DE MAILLES Jacques, *La très joyeuse et très plaisante histoire du gentil seigneur de Bayart, le bon chevalier sans peur et sans reproche*, Paris, 1527.

17. MONLUC Blaise de, *Commentaires*, par Paul Courteault, Paris, Gallimard, 1964, p. 35 ; RONSARD Pierre de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1950, vol. 2, p. 313.

la représentation d'une armée engoncée dans ses valeurs et incapable de se réformer. Dans la seconde moitié du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, Jean Giono la met en scène dans son récit de la bataille de Pavie. Il dénie toute pensée tactique ou stratégique à cette armée perçue comme entièrement tournée vers le combat à cheval avec de nobles combattants jouant aux chevaliers, mais terrassés par le nombre et le feu<sup>18</sup>. Mis à part son artillerie, l'armée du roi ne se serait pas adaptée au temps. Sa chevalerie serait morte « à Pavie et à Naples : c'en était fait de l'élan individuel, des brillants coups de lance et de la charge en haie sur un rang<sup>19</sup> ». On retrouve aujourd'hui encore cette représentation avec plus de nuances. La cavalerie lourde française aurait appris à ses dépens la nouvelle manière de faire la guerre jusqu'aux défaites de Saint-Quentin puis de Gravelines, en 1557 et 1558<sup>20</sup>. Le jugement est tranché. L'armée française évoluerait seulement ensuite vers une composition plus moderne avec régiments d'infanterie, réîtres et cavaliers non chevaliers dans la seconde moitié du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle pendant les guerres de Religion.

Cette vision s'inscrit dans les discussions autour du concept de révolution militaire censé représenter le moment où les armées occidentales sont passées de leur état féodal à un état moderne. Il est défendu pour la première fois par Michael Roberts, en 1955, avant d'être repris à partir de 1976 par Geoffrey Parker<sup>21</sup>. À leurs yeux, cette révolution est portée par la généralisation de l'usage des armes à feu, accompagnée par la rénovation de l'art de fortifier au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle comme réponse aux progrès de l'artillerie et par la montée en puissance de l'infanterie, nouvelle reine des batailles. Le même Geoffrey Parker élargit ensuite l'espace chronologique de son analyse en donnant à la révolution militaire une durée couvrant toute la période moderne, de 1500 à 1800, pour relier le perfectionnement des canons, arquebuses et mousquets aux succès connus par les Européens contre leurs adversaires à l'échelle du monde aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles. Il est rejoint sur la question de la durée par Jeremy Black. Celui-ci préfère parler d'un temps d'évolution militaire et de mise au point des appareils politiques des États désormais jugés capables de solder des armées massives avec des généraux ayant étudié l'art de la guerre aboutissant aux guerres nouvelles du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Ce débat, aujourd'hui refermé par une large acception du concept, distingue donc deux façons de faire la guerre : l'une jugée

18. GIONO Jean, *Le 24 février 1525, la bataille de Pavie*, Paris, Gallimard, 1963, p. 86.

19. HARDY DE PERINI Édouard, *Les Français en Italie, de 1494 à 1559*, Paris, Librairie militaire de J. Dumaine, 1880, p. 265.

20. MAYER Jean-Claude, *Pavie 1525 : l'Italie joue son destin pour deux siècles*, Le Mans, Cénomane, 1998, p. 86 ; CARDINI Franco, *La culture de la guerre*, Paris, Gallimard, 1982, p. 112.

21. ROBERTS Michael, *The Military Revolution, 1560-1660*, Belfast, 1956 ; PARKER Geoffrey, « Military Revolution, 1560-1660, a Myth? », *The journal of Modern history*, 1976, p. 196-214 ; PARKER Geoffrey, *The military Revolution: Military innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

22. BLACK Jeremy, *A military revolution? Military change and European Society 1550-1800*, Londres, Mcmillan, 1991.

archaïque, appesantie par ses codes d'engagements et peu ouverte à l'innovation ; l'autre plus réfléchie et moderne intégrant de nouvelles techniques qui s'imposeraient.

Cette vision de la guerre s'accompagne paradoxalement de représentations tranchées, parfois mêlées, de l'usage de la violence de guerre par les capitaines et leurs hommes. La première est celle d'une culture cherchant la bataille par-dessus tout. Selon Victor Davis Hanson, elle serait le moyen principal utilisé et accepté entre les belligérants, en Occident, depuis le temps de la Grèce ancienne pour rechercher rapidement « la victoire au sens le plus brut, sinon le plus stupide ». La guerre se résumerait à une marche en avant des adversaires vers la bataille où chaque camp a fait connaître ses intentions au début des hostilités, se signale et se prépare au moment de la rencontre préalablement fixée, range ses forces et enfin avance<sup>23</sup>. Le résultat du choc serait alors vu comme décisif à l'image d'une ordalie qui s'imposerait aux participants. Voilà pourquoi Hanson avance que « les guerres sont la somme des batailles, et les batailles le compte des individus qui tuent et qui meurent ». Les Européens partageraient une « culture du massacre » les distinguant des autres populations de la planète. Nombreux sont justement les ouvrages qui, dans cette même grille de lecture, compilent des confrontations dites décisives avec un fort prisme occidental : « les batailles changent le cours de l'histoire et sont riches d'un enseignement moral et intemporel<sup>24</sup> ». La bataille de Pavie est ainsi jugée comme telle au sein d'une partie de l'historiographie anglo-saxonne spécialisée<sup>25</sup>.

Dans cette approche, le temps des guerres d'Italie est perçu comme une période de violence non contrôlée marquée par des guerres horribles<sup>26</sup>. Cela tiendrait d'abord à la société qui, par essence violente, ne serait qu'en partie engagée dans le processus de refoulement et de contrôle de ses sentiments et passions<sup>27</sup>. La violence exercée par les hommes de guerre serait principalement due à la rupture entre la guerre chevaleresque perçue comme codifiée et réglée par l'envoi de hérauts d'armes chargés d'annoncer la guerre et de contempler les batailles afin de retenir les faits ou gestes les plus glorieux ou les plus lâches avec la nouvelle guerre faite davantage par les gens de pied principalement mercenaires. John Ulric Nef considère ainsi l'ensemble du XVI<sup>e</sup> siècle comme marqué par une culture de carnage, des guerres politiques

23. HANSON Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre : La bataille d'infanterie dans la Grèce classique* (trad. Alain Billault, préf. John Keegan), Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 287.

24. HANSON Victor Davis, *Carnage et culture : Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002, p. 20-22.

25. NOLAN Cathal J., *The Age of Wars of Religion, 1000-1650, an encyclopedia of global warfare and civilisation*, Londres, Westport, Greenwood Press, vol. 2, 2006, p. 667 ; HOLMES Richard et EVANS Martin Marix, *Battlefield, decisive conflicts in History*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

26. VERRIER Frédérique, *Les armes de Minerve, l'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUPS, 1997, p. 16.

27. ELIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 et *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

aux guerres religieuses jusque dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle avec la guerre de Trente Ans<sup>28</sup>. Jean Louis Fournel, plus précis, identifie dans les guerres d'Italie une matrice d'une violence jamais vue jusqu'à présent à travers l'étude des écrits des mémorialistes italiens qui opposent les guerres menées jusqu'à présent dans la péninsule qu'ils jugent plus réglées au *nuovi modi del guerreggiare* apparu avec les Français et les Espagnols<sup>29</sup>. Les villes seraient davantage mises à sac, les batailles plus sanglantes et les morts se compteraient par milliers. L'humanisation de la guerre ne tiendrait qu'aux fragiles règlements des armées, situation perdurant jusqu'aux guerres de Religion qui par leur violence extrême contribueraient à faire émerger davantage la condamnation des excès des troupes, relançant la question du *jus in bello* et poussant les autorités à réorganiser le contrôle de leurs gens de guerre. La guerre faite par les hommes du roi de France serait donc peu réfléchie, dominée par des combattants se pensant chevaliers avec des valeurs dépassées tenant plus de soudards se sentant en pays conquis et générant une violence aveugle.

Le pendant à ce tableau des guerres d'Italie serait le développement d'un humanisme militaire. Cette « application des valeurs humanistes au contexte militaire » prendrait la place de la guerre chevaleresque. L'acteur principal en serait le soldat, homme rémunéré pour faire la guerre et remplaçant la personne du chevalier. Frédérique Verrier le soutient en démontrant justement la vivacité de l'écriture humaniste intéressée par le domaine de la guerre avec des histoires, des biographies et des traités militaires, notamment inspirés par l'Antiquité : « La guerre devient une activité moins physique et plus cérébrale et le soldat lettré, la vivante incarnation de l'humanisme militaire. Le remaniement des qualités militaires rompt avec la conception étroitement athlétique de la prestation militaire et l'idée élitiste d'une vocation guerrière héréditaire<sup>30</sup>. » Le perfectionnement de l'artillerie deviendrait symbole de progrès, lié à la géométrie et aux mathématiques. L'usage des nouvelles bouches à feu « annonce une conception de la guerre pré-*illuminista* ». De plus, la pratique de la guerre changerait aussi à propos de la place acquise par l'appât du gain qui longtemps confiné à la lie des armées, fait non seulement surface, mais obtient ses lettres de noblesse grâce à l'école de pensée qui théorise la centralité de l'argent dans le dispositif militaire. Inversement, le concept d'honneur perdrait de son exclusivité et de sa clarté et « l'on verra Falstaff s'interroger dans un passage célèbre de *Henri IV* sur le sens du mot honneur qu'il n'entend plus ». Les opérations et le choix des combats deviendraient ainsi question de moyens :

28. NEF John Ulric, *La route de la guerre totale. Essai sur les relations entre la guerre et le progrès humain*, Paris, Armand Colin, 1949.

29. FOURNEL Jean-Louis, « La "brutalisation" de la guerre. Des Guerres d'Italie aux guerres de Religion », *Astérian*, 2, 2004, [<http://asterion.revues.org/100>], mis en ligne le 5 avril 2005, consulté le 28 juillet 2017.

30. VERRIER Frédérique, *op. cit.*, p. 32-42.

« la force du fer est très faible comparée à celle de l'or ; or et argent : voilà les nerfs de la guerre<sup>31</sup> ». Les valeurs militaires se transformeraient alors par la cupidité engendrée par la professionnalisation et la démocratisation de l'armée. Dès lors que le service des armes est un métier, l'homme de guerre doit être rétribué. Il serait facteur de promotion sociale et d'opportunités individuelles, apparemment absent de l'idéal de guerre médiévale de service dû au prince et de recherche de la distinction par l'honneur, éloignée de toute préoccupation financière.

Entre ces deux guerres souvent opposées, celles des chevaliers combattant pour l'honneur sans pensée militaire élaborée et celle des soldats humanistes, se trouve le jeu de la guerre tel qu'il est fait et vécu sur le terrain par les hommes et les populations servant sous les bannières de la Couronne. Ce travail vise donc d'abord à resituer dans le temps de plusieurs conflits la pratique de la guerre envisagée et exercée. L'enjeu est de nuancer cette opposition binaire entre des chevaliers faisant la guerre au service de leur suzerain en suivant un code moral dépassé sans grande réflexion opérationnelle à des hommes de guerre perçus comme plus modernes à l'aide d'armes dévastatrices, n'obéissant plus qu'à un contrôle relatif et générant une violence encore jamais vue, correspondant à un nouvel art militaire.

### Un jeu de la guerre entre héritage et anticipations

Dans son ouvrage sur la bataille d'Agnadel, Florence Alazard soulève déjà le manque de pertinence de l'opposition des périodes médiévale et moderne dans la pratique guerrière<sup>32</sup>. Les discours portés par les témoins italiens comme Machiavel et Guichardin, sur la brusque venue des armées barbares renversant les habitudes et la paix dans la péninsule sont à nuancer. Ils sont engagés. Tous deux défendent des idées de réformes politiques qu'ils jugent respectivement nécessaires à l'affirmation d'une république florentine sûre de sa force pour le premier et d'une Italie devant renouer avec son glorieux passé antique pour le second. De fait, leurs histoires et récits ont agi comme un miroir déformant. Nous souhaitons pour cela questionner la guerre au sens ludique où Henri II l'utilise. Si la guerre est un jeu, elle est soumise à des règles restrictives acceptées par ses belligérants. Vainqueurs comme perdants peuvent rejouer. Tout participant s'engage dans la partie avec sa conscience et ses moyens, libre de respecter les règles annoncées, de tenter le sort ou de tricher pour gagner plus rapidement. Nous entendons que cette idée relève une part de discours. Johan Huizinga reconnaît d'ailleurs que « le jeu comporte une grande part d'idéalisation descriptive et de fiction héroïque ou romantique. Néanmoins, il serait injuste d'en inférer

31. BENZONI G., *I «frutti dell'arte»*. *Volti e risvolti della Guerra nel 600 in Italia*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1980, p. 57.

32. ALAZARD Florence, *op. cit.*, p. 25-26.



que tout cet ennoblissement de la guerre par l'exaltation dans le domaine moral et religieux ait été pure fiction, ou que l'embellissement du combat n'ait servi qu'à en déguiser la cruauté<sup>33</sup> ». Nous pouvons ajouter que le jeu fait appel à une stratégie cherchant la vue d'ensemble de la partie entamée et une tactique pour gagner l'action commencée. S'il y a jeu, il y a donc art militaire. Or, l'historiographie médiévale récente a démontré l'existence d'une pratique guerrière aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles loin de l'image fruste et rudimentaire souvent portée sur le sujet. Des formes latinisées de la notion sont employées dès la période médiévale bien avant les auteurs humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. L'art militaire accordé aux guerres d'Italie ne naît donc pas d'une table rase sous l'influence de la lecture d'auteurs antiques redécouverts. Certes les mots de tactique et stratégie ne sont pas utilisés, mais leur pratique existe. Clifford Rogers a démontré la mise à profit de l'espace et de l'économie par le roi anglais Édouard III pour fragiliser les ressources du royaume de France<sup>35</sup>. Ses chevauchées sont avant tout destinées à piller et priver son adversaire du revenu de son butin. Il nourrit sa guerre aux frais de son ennemi. En face, Philippe VI de Valois, Jean II puis Charles V, hésitent à engager chacun à leur tour la bataille rangée devant le coût de la mobilisation de leurs armées. Puisque la pratique du jeu de la guerre médiévale n'est donc pas exempte de réflexion et de raison, il semble pertinent d'envisager les continuités et les évolutions au temps des guerres d'Italie.

Là, des plaines picardes aux vallées napolitaines, l'armée royale est confrontée à utiliser tout comme à subir l'emploi de nouvelles armes. Il est juste de constater que l'infanterie est déjà redevenue la reine des batailles avec ses gros effectifs. L'usage de la poudre noire se perfectionne<sup>36</sup>. Ce sont bien les arquebusiers espagnols de Pescara profitant des taillis et des accidents de terrain qui ont raison des hommes d'armes français à Pavie. L'artillerie de canons en fer et surtout en bronze atteint une production et une organisation sans précédent<sup>37</sup>. La gendarmerie est doublée d'une cavalerie légère sous l'influence des cavaleries méditerranéennes plus maniables<sup>38</sup>. Peut-on pour autant parler de révolution militaire? Sans aller jusqu'à rejeter le terme, nous devons signaler la critique récente de Nicolas Rodger qui

33. HUIZINGA Johan, *op. cit.*, p. 130 et 139.

34. CONTAMINE Philippe, *La guerre au Moyen Âge, op. cit.*, p. 364.

35. ROGERS Clifford J., *The wars of Edward III, sources and Interpretations*, Londres, Boydell Press, 1999 et *War and cruel war sharp, English Strategy under Edward III, 1327-1360*, Londres, Boydell Press, 2000; TOUREILLE Valérie, *Le drame d'Azincourt : histoire d'une étrange défaite*, Paris, Albin Michel, 2015.

36. HALL Bert S., *Weapons and Warfare in Renaissance Europe*, Baltimore/Londres, The John Hopkins University Press, 1997; WILLIAMS Alan R., *The knight and the blast furnace, a history of Metallurgy of armour in the Middle Ages & the Early Modern Period*, Leyde/Boston, Brill, 2003.

37. CROUY CHANEL Emmanuel, *Le canon jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, France, Bretagne et Pays-Bas bourguignon*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jean-Philippe Genet soutenue à l'université Paris 1-Sorbonne, 2014.

38. CHAUVIRÉ Frédéric, *Histoire de la cavalerie*, Paris, Perrin, 2013.

juge le concept comme une invention d'explication imaginaire pour rendre compte de choses qui ne sont jamais arrivées<sup>39</sup>. Il faut constater que l'historiographie médiévale récente a mis en évidence des innovations techniques changeant les manières de combattre dès le xiv<sup>e</sup> siècle avec la remise en cause des ostes féodaux devant des armées de professionnels habituées à utiliser leurs armes comme les archers anglais maniant le *long bow*<sup>40</sup>. Nous ne souhaitons alors pas évoquer en détail les évolutions techniques connues par les armées du roi dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle pour leur supposé bouleversement de l'art de la guerre. Leurs effets sont limités au seul terrain. Il ne bouleverse pas dans la durée la guerre faite sur le plan stratégique et opérationnel. Les hommes s'adaptent aux changements. Voir la guerre par ce seul prisme limite son étude. Nous souhaitons plutôt envisager sa pratique exercée par les hommes et les populations du roi de France sous l'angle du service. Lui concerne toutes les échelles d'engagement ainsi que l'ensemble des acteurs mobilisés par la Couronne dans ses entreprises armées. Tous expriment des besoins, en équipement, en finances, en règlements. Leur appréhension pose les questions de l'encadrement assuré par l'État monarchique et celle de son approfondissement pour contrôler leur guerre et favoriser leur victoire. Joël Cornette défend notamment que l'histoire de la guerre et l'histoire de l'État sont liées puisque le temps des armes peut être considéré comme « une des forces motrices, et non la moins puissante, de la formation et du fonctionnement d'État<sup>41</sup> ». Toutefois même l'État absolu de Louis XIV au xvii<sup>e</sup> siècle est considéré aujourd'hui comme articulant dans sa gouvernance autorité et compromis avec les pouvoirs locaux toujours vivaces malgré un appareil administratif développé de secrétaires d'État et d'intendants représentant la volonté du roi de guerre<sup>42</sup>. Qu'en est-il alors au xvi<sup>e</sup> siècle dans ce royaume-mosaïque qu'est celui des rois de France<sup>43</sup>? La conduite de ses armes et armées émane-t-elle du ressort direct de l'État ou des hommes de guerre, des provinces et communautés qui jouent le jeu de la guerre? Peut-on même parler de service de l'État au xvi<sup>e</sup> siècle plutôt que de service du prince? Ne serait-ce pas plutôt lui, le ciment de toutes les forces mobilisées pour participer à ses guerres dans l'attente de son arbitrage et de sa reconnaissance? Philippe Hamon relève justement qu'au lieu d'être un État organisé suivant un modèle pyramidal, « la monarchie

39. RODGER Nicolas, « De la révolution militaire à l'État navalo-fiscal », *Revue d'histoire maritime*, 141, 2011, p. 261.

40. ROGERS Clifford J., « The Military Revolutions of the Hundred Years' War », *The Journal of Military History*, vol. 57, n° 2, 1993; ROGERS Clifford (dir.), *The Military Revolution Debate – Readings on the Military Transformation of Early Modern Europe*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1995.

41. CORNETTE Joël, « La révolution militaire et l'État moderne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1994, vol. 41, n° 4, p. 696-709.

42. DREVILLON Hervé, *Les rois absolus, 1629-1715*, Paris, Belin, 2011, p. 539; AUBERT Gauthier, CHALINE Olivier, *Les Parlements de Louis XIV : opposition, coopération, autonomisation*, Rennes, PUR, 2010.

43. BOURQUIN Laurent, *La France au xv<sup>e</sup> siècle, 1483-1610*, Paris, Belin sup, 2007, p. 48.

fonctionne sur un mode traditionnel, à la fois domestique et patrimonial, dans lequel on sert un Prince, non un État<sup>44</sup> ». Benjamin Deruelle fait justement du service du Prince une vertu cardinale de la noblesse militaire dans la première modernité<sup>45</sup>. Ces questions sont centrales pour situer le maintien d'une tradition et d'un savoir-faire politique et militaire qui s'adaptent aux conditions des hostilités. Elles sont à même de mettre en évidence le maintien d'une culture de service liée à la personne du roi tout comme l'apparition d'un nouveau personnel civil, militaire et de nouvelles infrastructures, comme autant de nouvelles pièces désormais nécessaires au gros jeu voulu par le roi. L'approche ici d'un seul théâtre d'opérations nous permet d'en voir les particularités tout comme les adaptations locales.

Sur le plan culturel, nous savons à présent que le royaume de France connaît non la fin, mais le maintien d'une culture chevaleresque prolifique et son adaptation aux évolutions militaires, aussi bien au sein de la noblesse militaire que par la Couronne qui l'utilise à son profit pour en devenir la dépositaire avec ses distinctions et son ordre de chevalerie. Les capitaines du XVI<sup>e</sup> siècle ne rejettent pas en bloc le service à cheval. La gendarmerie se maintient bien après les guerres de Religion. Un récent colloque centré sur le chevalier Bayard s'est notamment interrogé sur son rôle de cavalier et sur son commandement à pied assuré lors du siège de Mézières en 1521<sup>46</sup>. Il est loin de correspondre au fier cavalier refusant d'utiliser les armes à feu et la ruse pour vaincre. Il n'est pas non plus un capitaine humaniste tourné sur une nouvelle forme de guerre. Il est un capitaine combattant aussi bien à cheval qu'à pied conformément aux conditions de son engagement avec tout ce qu'il est. Nous devons alors mobiliser le concept de l'intérêt pragmatique trop souvent absent des discours présentant des chevaliers désintéressés. Paul Vo-Ha l'a récemment mobilisé pour approcher l'usage de la violence exercée sur les vaincus entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. Il a ainsi pu démontrer la continuité de la pratique de la reddition avec ses massacres et ses marques de respect envers les perdants suivant le contexte du combat. Pour lui, les hommes de guerre sont engagés dans « une économie du risque où l'enjeu est la mort ». Il déconstruit la prétendue idée de guerres en dentelle. Son exemple est éclairant pour envisager la pratique de la guerre de l'armée royale des guerres d'Italie. Les combattants du siècle de fer situent leurs investissements entre survie, distinction et succès. Pourquoi en serait-il autrement dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle au-delà des discours et représentations chevaleresques, chrétiennes ou humanistes militaires? Les combattants du roi ne voudraient-ils pas vaincre en préservant leur force?

44. HAMON Philippe, *Les Renaissances, 1453-1559*, Paris, Belin, 2009, p. 565.

45. DERUELLE Benjamin, *De papier, de fer et de sang, op. cit.*, p. 258.

46. Le colloque *Bayard ignoré, une figure européenne de l'humanisme guerrier* organisé les 12 et 13 juin 2017 aux musées des Invalides a récemment réétudié la personne du capitaine et son temps.

47. VO-HA Paul, *Rendre les armes : le sort des vaincus, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, p. 19.

Si les princes et les hommes de guerre tirent les armes, c'est pour remporter la partie. Le chevalier défend d'ailleurs justement son honneur. C'est son propre intérêt en tant que patrimoine symbolique distinctif associé à toute sa famille. Le calcul du combat n'est donc pas l'apanage du soldat humaniste lettré jugé comme plus rusé et sage dans la conduite des opérations<sup>48</sup>. Il semble en être de même pour les simples fantassins comme pour toutes les populations appelées de près ou de loin à prendre part au conflit à l'image des communautés, qui confrontées à la présence de compagnies de routiers enracinées dans leur pays, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ont participé à soutenir leurs occupants sous la forme d'un rançonnement devenu impôt de guerre. Elles ont ainsi obtenu une suspension d'armes et l'établissement d'un genre de vie assurant une forme de paix fragile au seul bon vouloir de la garnison prédatrice<sup>49</sup>. La question de l'intérêt rejoint donc la notion d'engagement personnel et collectif. La guerre est vécue par des faits, des gestes et une perception des événements. Ils sont à mobiliser pour approcher la réalité de celle exercée sous les bannières fleurdelisées puisqu'il n'y a pas une, mais des pratiques guerrières possibles. La guerre est adaptation à l'environnement. Nous pensons le vérifier avec l'armée du roi qui est loin de mener une guerre stéréotypée, soit comme celle de chevaliers au temps de guerres humanistes ou comme celle sombre et sanglante présentée dans les discours italiens contemporains engagés. C'est donc l'ensemble des dimensions de l'événement total qu'est la guerre faite au service du roi de France que ce travail propose d'approcher en discutant de ses pratiques militaires, politiques et financières.

### Le théâtre d'opérations des portes de l'Italie

Pour réaliser ce travail, nous avons fait le choix de le consacrer à la guerre faite pour la Couronne sur la frontière sud-est du royaume de France. Elle est un espace de passage et d'affrontements vers la péninsule italienne, mais elle n'a jamais été traitée comme objet de travail à part entière sur la longue durée à l'inverse de la Picardie et bien évidemment des théâtres d'opérations italiens<sup>50</sup>. Elle a pourtant comme intérêt d'être insolite avec la présence des Alpes. Or, aujourd'hui, peu de travaux se sont intéressés à son sujet. Christophe Masson l'a étudié, mais pour aborder les guerres en Italie avant

48. VERRIER Frédérique, *op. cit.*, p. 87-134.

49. BUTAUD Germain, « Villages et villageois du Comtat Venaissin en temps de guerre milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>-début <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle », in C. DESPLAT (dir.), *Les villageois face à la guerre (xiv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècle)*, Actes des XXII<sup>e</sup> journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, Toulouse, PUM, 2002, p. 53-64 et *Les compagnies de routiers en France (1357-1393)*, Clermont-Ferrand, Lemme édit., 2012.

50. POTTER David, *War and Government in the French Provinces: Picardy 1470-1560*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993; PARESYS Isabelle, *Aux marges du royaume, Violence, justice et société en Picardie sous François I<sup>er</sup>*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1998; MALLETT Michael et SHAW Christine, *The Italian Wars, 1494-1559*, *op. cit.*; LE ROUX Nicolas, *Le crépuscule de la chevalerie*, *op. cit.*, 2015.

les guerres d'Italie, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. De son côté, Stéphane Gal l'a embrassé pour des temps souvent postérieurs, dans son étude des opérations menées sur place par Lesdiguières, dans son analyse du gouvernement du duc Charles-Emmanuel de Savoie, enfin dans son approche du sentiment de verticalité partagé par les contemporains<sup>52</sup>. Reste alors à appréhender localement la période des guerres d'Italie dans cet espace frontalier lâche aux marges du royaume et dont les enjeux évoluent au gré des circonstances politiques et militaires<sup>53</sup>.

Au vu de cette présentation, le choix de nos bornes chronologiques semble aller de soi, de 1494 à 1559, limites académiques accordées aux guerres d'Italie. Il nous place dans le temps de la conjoncture. La guerre bouleverse les situations politiques, économiques et évidemment militaires des combattants tout comme celles des populations contraintes d'y participer. Toutefois, il s'est révélé difficile de trouver des sources écrites évoquant les opérations menées sur la frontière sud-est du royaume avant le règne de François I<sup>er</sup>. Nous aurions pu nous contenter de sources imprimées et issues de l'appareil de la Couronne, mais nous n'aurions pu approcher au plus près les communautés. La borne clé de 1515, année d'avènement de François I<sup>er</sup> et de la campagne militaire de Marignan qui n'est pas encore inscrite dans l'opposition avec l'empire de Charles Quint est donc retenue comme symbole des premiers voyages d'Italie menés sous Charles VIII et Louis XII. À l'inverse, la date de 1559 avec la signature de la paix du Cateau-Cambrésis et l'abandon de la plupart des conquêtes territoriales acquises sur la frontière des Alpes reste pertinente. Ce sont donc les sept guerres disputées dans la région sous François I<sup>er</sup> et Henri II que nous nous apprêtons à traverser avec comme arrière-plan les sommets alpins.

Pour mener à bien ce travail, il a fallu construire un corpus documentaire en surmontant l'extrême éparpillement des sources de la première modernité. Le temps est encore au travail personnel des conseillers du roi et de leurs serviteurs. Tous ont conservé leurs travaux et correspondances. Ils se sont retrouvés pour l'essentiel au sein de collections privées. Les documents locaux ont pour leur part été gardés au sein des communautés. L'ensemble a souffert du temps, des héritages, des dispersions et des disparitions. Notre étude a donc essayé de retrouver une part de leurs manuscrits. Ils se trouvent partagés entre les collections de la Bibliothèque nationale de France, des Archives nationales, des archives d'état de Turin, des archives des Gonzague à Mantoue ainsi qu'aux archives d'état de Moscou. Ils sont

51. MASSON Christophe, *Des guerres en Italie avant les Guerres d'Italie*, Rome, École française de Rome, 2014.

52. GAL Stéphane, *Lesdiguières, Princes des Alpes et connétable de France*, Grenoble, PUG, 2007 ; *id.*, *Charles-Emmanuel de Savoie, La politique du précipice*, Paris, Payot, 2012 ; *id.*, *Histoires verticales, les usages politiques de la montagne (xiv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles)*, Ceyzerieu, Champ Vallon, 2018.

53. NORDMAN Daniel, *Frontières de France. De l'espace au territoire, xvi<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris, Gallimard, 1999.

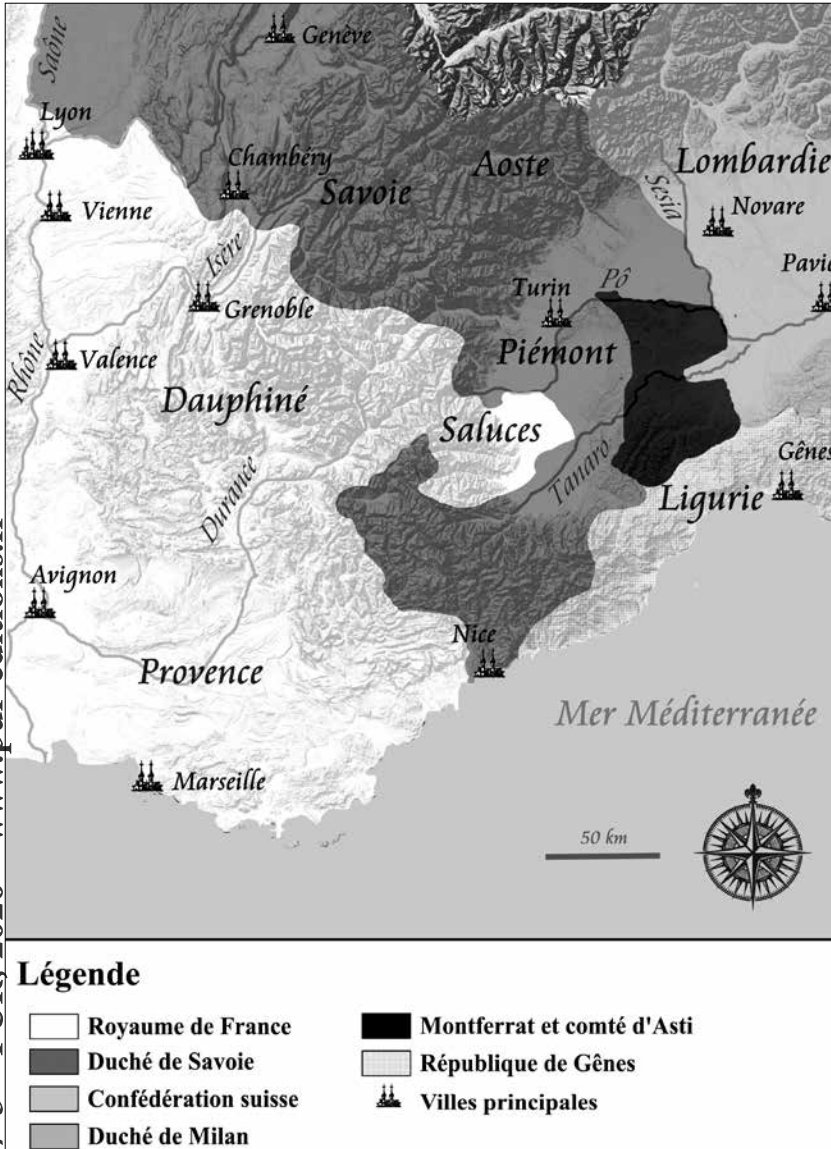
surtout disséminés au sein des archives municipales ou départementales des villes de l'ancienne région Rhône-Alpes, de Provence-Alpes-Côte d'Azur et du Piémont. L'ensemble réunit 830 courriers écrits entre 1536 et 1559 ainsi qu'une riche documentation locale et comptable tenue par les multiples communautés confrontées aux opérations. Il a fallu du temps pour l'assembler. Toutefois, s'il a demandé de surmonter les visites infructueuses aux dépôts d'archives éloignés et de déchiffrer de multiples écritures, il laisse percevoir l'engagement des correspondants et le quotidien des populations. Les mémoires et chroniques contemporaines des événements sont ici de précieuses sources complémentaires, riches d'informations officielles, de correspondance et de souvenirs. Même s'ils suivent un souci d'autojustification et démontrent une reconstruction des faits, ils demeurent des témoignages essentiels d'acteurs des événements.

Ce corpus laisse alors émerger un ensemble de questions clé pour comprendre et situer la *praxis* de la guerre dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle au travers celle faite au nom du roi sur la frontière alpine. Puisque celle-ci est perçue avec une fonction agonale, comment les hommes d'armes à pied ou à cheval ainsi que les populations prennent-elles part aux opérations dans cet espace si particulier? Comment traversent-ils les nécessités, contraintes et épreuves des campagnes militaires? Comment se situent-ils entre présence vivace de l'idéal chevaleresque traditionnel, poids du conflit et diffusion d'une culture humaniste militaire? Sont-ils des acteurs cherchant d'abord leur gloire personnelle ou déjà des soldats et sujets d'un État fort? Ne vaut-il pas mieux envisager leur jeu à tous sous l'angle d'un engagement intéressé marqué par la raison pouvant aller jusqu'à la mise au hasard de leur vie dans le cadre d'une monarchie centrée sur le service personnel rendu au prince? Ce point est d'autant plus décisif que nous nous plaçons dans un cadre géographique éloigné du centre du pouvoir quand le roi ne se rend pas sur place. Poser la question de la pratique de leur guerre revient donc à interroger leur lien avec le pouvoir royal, mais également la nature de celui-ci en un temps où la monarchie ambitionne d'être centrale, mais où les pouvoirs locaux et la noblesse se perçoivent comme essentiels au bon gouvernement des affaires. Elle renvoie surtout à envisager la guerre faite sous François I<sup>er</sup> et Henri II dans le temps long entre celles des chevaliers de la période médiévale et celles des troupes enrégimentées et uniformisées de l'histoire moderne. Au lieu d'une coupure - portée par une évolution des techniques et technologies militaires transformant le métier des armes, ne démontre-t-elle pas plutôt une continuité dans les formes d'opérations et de gestion de la guerre au-delà des niveaux d'échelles politiques par la prise en compte de l'intérêt du combat, de la violence et de l'art militaire? La pratique de la guerre serait, avant tout, pour ses acteurs, menée par une économie de moyens contrebalancée par les impératifs du service du prince.

Nous analyserons d'abord la pratique de la guerre par positionnement des engagements des capitaines et des gens de guerre dans les armées du roi portées à agir sur la frontière des monts. Cette dernière met au défi les opérations à effectuer entre le royaume de France et la péninsule italienne. Elle connaît avec ses peuples et autorités locales ses propres temps d'hostilités. Les responsables militaires locaux conduits à intervenir sur le terrain pour mener les actions continuent de dépendre du pouvoir royal. Ils commandent en son nom. Leurs hommes seront abordés comme autant d'autres gens en armes appelés à porter le fer pour le même pouvoir entre tradition militaire et nouvelles armes.

Au-delà de cette question des combattants, la pratique de la guerre est une question de moyens mis en œuvre par l'ensemble de ses acteurs. Elle s'impose pour approcher plus en profondeur la réalité de la guerre exécutée. Elle soulève les enjeux du soutien logistique, matériel et financier. Elle aborde par là même l'engagement des serviteurs non combattants qui participent par leurs actions à permettre les opérations militaires et à développer les capacités du pouvoir royal à mener ses guerres. Le fait, ici, d'être dans un cadre frontalier sous tension précise leurs investissements. Tous sont aux premières loges des combats et des bruits colportés. L'ensemble permettra de comprendre les raisons du maintien dans la durée des conflits tout en permettant de constater le rôle tenu par le personnel mobilisé.

Enfin, cette pratique est faite sur le terrain avec les armes. Loin d'une image sombre, peu réfléchie ou incontrôlée, nous montrerons que la guerre est raisonnée selon la même prise en compte de l'intérêt collectif ou individuel. Elle est faite avec méthode et adaptation dans le hasard des opérations. Raisonner n'est pas pacifier. La guerre est tout aussi violente que magnanime si l'impératif le commande. Nous le verrons aussi bien à l'échelle des choix des actions que dans le quotidien et les combats des hommes. Leur raison d'être est de porter les armes et d'en user dans le service qu'ils doivent rendre. Reste à voir comment les hommes le vivent aux pieds des monts.



CARTE 1. – Situation politique des portes de l'Italie en 1515.





CARTE 2. – Situation des villes, routes et passages des portes de l'Italie.